

MONTPARNASSE ET LA GUERRE

J'ai écrit : « Montparnasse et la Guerre », car le problème littéraire m'apparaît lié à celui que depuis un an résolvent le fer et le feu. D'énormes forces de tout ordre sont en présence, et, suivant l'effet de leur choc, des forces nouvelles en résulteront. L'art ne sera pas excepté de ce résultat : il variera selon le sort des armes. Dans quelle mesure variera-t-il ? Et quel sort est réservé à ce que beaucoup ont cru le commencement d'un nouveau rêve ? J'attache à ce dernier, dira-t-on, beaucoup d'importance ? — A vrai dire, je ne sais quelle importance il prendra : arrivera-t-il seulement à naître tout à fait ? Ma curiosité de l'avenir se penche sur une possibilité passionnante. Et c'est ce goût du possible et du nouveau qui m'a donné le désir d'évoquer Montparnasse, habitacle de ceux qui cherchaient le plus à créer... Mais on ne crée pas sans continuer, et aux questions qui précèdent s'ajoute celle-ci : de quelle tradition se réclamera la période esthétique qui veut naître, et comment, en particulier, sera résolu l'antagonisme du génie germanique et du génie gréco-latin ?

§

Disons tout d'abord que Montparnasse n'a jamais été germanisé. Des Allemands, certes, il y en avait, et des Espagnols, et des Russes, et des Tchèques, et des Roumains... Le rôle des premiers, toutefois, se montrait effacé, parmi une colonie étrangère surabondante. Cubistes espagnols, futuristes italiens, Polonais d'âges et de penchants divers, Slaves curieux de toutes choses retenaient plutôt l'attention. L'Allemagne, fidèle à ses habitudes, faisait surtout figure par la présence intermittente et avisée de tel marchand de tableaux, espéré,

exécré... Puis, si l'on put, en la salle bondée d'un café quelques mois célèbre, compter certain soir jusqu'à quatre Français, il faut reconnaître que d'autres popines peu distantes restaient le domaine plus exclusif de ceux-ci. Prince des poètes et de la Closerie, Paul Fort y recevait chacun avec grâce. Et plus loin c'était l'autre du cubisme, où, sous « les roses de l'électricité », entraient et sortaient une mulâtresse de beauté étrange..., était-ce celle qui « inventait la poésie », ô Apollinaire ? Picasso passait, promenait alentour son silence et son admirable regard. Max Jacob frétilait comme une souris boiteuse. Carco faisait pleurer les poétesses. Marinetti arrivait très tard, très calme, en habit, mais chacun savait bien qu'il voulait tuer tout le monde. Muselli coudoyait Delaunay... Or, si les traditions les plus différentes de l'Europe se mêlaient et tentaient de se fondre ici pour chercher une voie commune, l'influence allemande n'apparaissait point dans cet effort. Que le grand courant romantico-symboliste continuât..., je ne veux pas nier ce qu'il avait pu devoir, en ses origines, à la rêverie d'outre-Rhin; mais le génie français endiguait depuis longtemps sa poussée, et de plus en plus opérait son travail de filtration, de clarification, d'épuration. Si tel poète se montrait curieux du décor allemand, n'était-ce point justement parce que les Allemands ont fort peu exprimé le secret de leur pays, qu'ils ont à peine balbutié le mot que leur race aurait pu dire, — et que nous attire ce secret non dévoilé ? Il faut reconnaître que leurs plus nationaux écrivains ont — métaphysique à part — exprimé surtout le côté bête de l'âme allemande. Je n'en excepte point Goethe ; qui ne garde en bonne place, parmi les souvenirs de collège, un souvenir d'ennui : celui d'*Hermann et Dorothee*, au sentimentalisme si plat ? Goethe fut un très grand artiste, mais son haut génie était pénétré d'hellénisme, et le plus illustre homme de lettres allemand se trouve être en même temps le plus grec. Jusque dans *Faust*, son hellénisme apparaît, et où il n'est qu'Allemand, il est généralement médiocre. Ce qui ne diminue point Goethe, mais est fâcheux pour les Allemands.

§

D'ailleurs pourquoi redire à ceux-ci des vérités qui leur ont été dites par les leurs et depuis longtemps, — par les plus

éminents de leurs temps, par Heine et par Nietzsche, que dis-je ! par Goethe lui-même ? J'emprunte à une source inattendue — *le Bulletin des Armées* des 7-9 janvier, — ces amusantes citations du grand écrivain :

J'ai souvent ressenti une douleur profonde en pensant à cette nation allemande qui est estimable dans chacun de ses individus et si misérable dans son ensemble.

— La comparaison du peuple allemand avec les autres peuples éveille des sentiments douloureux auxquels j'ai cherché à échapper par tous les moyens possibles.

Sachons cependant rappeler ces aveux, car, dans le grand conflit qui emporte tout, cette interrogation s'est posée : « N'est-ce pas la jeune Germanie qui vient balayer la vieille Europe, et les jeunes n'ont-ils pas toujours raison ? N'est-il pas besoin, pour régénérer notre sang appauvri, d'une invasion des Barbares ? » Il lui a été répondu, et par la valeur des armées, et par l'attitude de la population, de la manière la plus probante. Il lui a été répondu aussi sous forme dialectique, et ici l'affirmation plus ou moins sincère de nos ennemis s'est opposée à notre très convaincue négation. Dans le domaine de l'art, la question devient celle de la valeur de notre culture, de la valeur de ce qu'ils appellent leur culture. La nôtre a fait ses preuves, par l'immense influence rayonnée. Mais quelle est la force de pénétration du génie germanique et quelles preuves en existe-t-il ? Je pense que l'histoire de l'influence allemande contemporaine tiendrait facilement sous ces quatre noms : Wagner, pour la part romantico-symboliste, Hegel pour la part métaphysique, Heine dans le domaine de la fantaisie, Nietzsche dans celui de la morale (ce mot pris dans son plus large sens). Je viens de rappeler que les deux derniers reniaient à tout propos les Allemands. De quels justes sarcasmes n'accablèrent-ils pas leur pédantisme et leur « esprit de lourdeur » ! Il suffirait de choisir parmi les pensées de Nietzsche pour composer le plaidoyer le plus violent en faveur de la culture « méditerranéenne ». Pour les premiers, je ne songe point à contester leur génie musical ou métaphysique. Aucune infamie de leurs compatriotes ne saurait le diminuer. Mais soulignons le respect qu'avait Hegel de l'histoire et cet idéalisme qui est la base même de son système. Le sens de la continuité, celui de la relativité des apparences, voilà ce qu'avant tout il

enseigne, et ce n'est point pour nous conseiller l'abandon de la culture acquise, ni la recherche brutale de l'immédiat. — Quant à Wagner, demandons-nous, après Nietzsche, s'il ne s'avance pas dans une impasse ? Au reste, je parle là de romantisme et de symbolisme, mais ce qui en fait l'essence la plus intime est-il si allemand ? Pas plus, ce me semble, que ne l'était l'empire de Charlemagne. Le rêve de l'Occident n'appartenait pas plus aux Germains qu'aux Angles ou aux Celtes. Il apportait à tous un élément extérieur à la tradition gréco-latine. L'histoire montre que ce fut cette tradition qui sut l'inclore en des formes solides et durables. L'art qui fut propre à la Germanie fut plus restreint, eut un retentissement à la fois moins étendu et moins prolongé, — si j'excepte la musique, où je me mettrai point en doute la maîtrise de nos ennemis.

Cette exception est bien significative, car elle manifeste la force et la faiblesse de ceux-ci. La musique est par excellence l'art de l'illimité, celui que n'enserrent point les barrières logiques, — si bien qu'un illustre Allemand voit réalisée par elle une expression de l'« Un-primordial » indépendante des apparences, non une expression de celles-ci : que l'on m'excuse d'employer la terminologie de Schopenhauer ! — Rapprochons de la maîtrise musicale des Allemands leur maîtrise métaphysique : là encore ils se meuvent dans l'illimité. Si Hegel établit que dans l'absolu se réalise l'identité des contradictoires, dessinant en quelque manière l'insulation de notre univers mental, il évoque en même temps un inconnu extérieur pour lequel le mot « infini » semble faible. Pareillement citerai-je les mathématiciens allemands et leur effort de généralisation, effort qui tend à connaître et à élargir cet infini ? Gauss et ses géométries, Cantor et ses recherches sur les « nombres transfinis » ? Le tourment de l'infini les possède... quand le goût de la tranquillité et la possession d'une chaire professorale les engage dans la carrière du désintéressement. Dans le cas contraire, ils se bornent à la poursuite du « colossal » et nous sommes sur ce point trop bien fixés pour qu'il me soit besoin d'en rien dire.

§

Une puissance si peu déterminée ne saurait, quelle que soit sa grandeur, influencer sérieusement sur les formes de l'art :

car l'art a trait aux choses concrètes. Cette influence n'avait jamais été à redouter, — n'était pas davantage à redouter quand la guerre vint tout mettre en suspens. Et il eût été puéril de reprocher à Montparnasse, autrement qu'en manière de plaisanterie, un cosmopolitisme qui témoignait surtout de la séduction française. Le Montparnasse de naguère laissait voir aussi que les étrangers recevant notre empreinte n'en conservent pas moins le goût très vif des extrêmes, — goût qui demeure chez nous plus discret. Il semble que notre culture exalte, tout en les soumettant à sa discipline, leurs propres qualités de race. Au reste, elle exalte ainsi le tempérament personnel de nos artistes et le conduit sans l'altérer, ne lui communiquant guère qu'un *style*. Il est vrai que, dans leur cas, les bases de ce style et celles de ce tempérament sont les mêmes.

Il n'en va point pareillement chez nos hôtes, et il ne faut pas être surpris si ce qui dans notre art aboutit à l'ordre, à la discipline dans la liberté, suscite parmi eux une incohérence bariolée. Certes non, Montparnasse n'a jamais été une colonie allemande ! Mais devant les instincts aux lois multiformes, sinon sans loi, de races si diverses, devant tant de groupes semi-hostiles et vaguement amis, je ne pouvais m'empêcher de penser à cette Allemagne d'avant les traités de Vienne et à ses états aussi nombreux que les jours de l'année. L'émiettement qui avait fait la faiblesse des uns ne ferait-il pas celle des autres ? Dans les deux cas, on pouvait discerner des aspirations communes et, entre certains particularismes, des affinités plus marquées. — L'histoire nous apprend que la « poussière d'Etats » d'avant mil huit cent quinze devint par la suite une Confédération plus solide et qu'un puissant Empire en naquit. Un siècle toutefois a passé et l'Allemagne n'a pu, à ce jour, constituer de ses forces morales une seule tradition. Montparnasse n'était pas près de fonder son Tugendbund, et l'eût-il fondé que l'unité de ses forces aurait été encore loin de se réaliser.

§

Comme il arrive que les étrangers de France soient de très fins, très subtils, surtout très adroits artistes, il advient qu'ils éprouvent, devant tant d'oppositions et une recherche générale de nouveauté et de synthèse, le besoin ou l'ambition de

tout concilier. De là à tout mêler, même à tout confondre, il n'y a qu'un pas. Certains le font avec la sérénité de l'inconscience.

C'est un pas de trop : les Grecs ont su concilier sans mêler ; Shakespeare, cédant plus que ces derniers à l'attrait du pittoresque, a mêlé sans confondre ; nul véritable artiste ne saurait aller jusqu'à la confusion, négation essentielle de l'art. Reprenons les images des vieilles théogonies, et disons que tout naît du chaos, mais que le chaos n'est rien, de même que l'acte qui sépare et crée par là toute apparence n'est rien, s'il n'agit sur ce chaos. Aller aveuglément ou à l'un à l'autre, à l'extase sans discernement ou à l'intellectualisme pur, à la matière sans forme ou à la forme sans matière, cela n'a aucun fondement solide, cela est stérile, cela est *inutile*. J'emploie à dessein ce mot, pensant à Nietzsche, pensant aussi au rôle qu'un savant autrichien, M. Ernst Mach, a assigné aux théories physiques : il n'y voit autre chose que le moyen de réaliser une « économie intellectuelle ». Laissant de côté une « vérité absolue » qui, si elle existe, est hors d'atteinte, qui ne saurait même exister sans frapper d'anthropomorphisme l'« absolu », elles se bornent à classer, à lier entre eux les phénomènes. En une matière différente, en ce qui concerne l'art européen, la culture gréco-latine a seule, jusqu'à présent, assuré cette liaison et réalisé une « économie esthétique » : le non-gaspillage des efforts de création. Hors d'elle ces efforts ont été divergents, indisciplinés, ont mis en jeu des forces hors de proportion avec les résultats obtenus.

§

Je m'excuse encore d'adapter une phraséologie vaguement scientifique à des idées que les anciens exprimaient par des termes plus riches de sens et moins hérissés de précisions : le sentiment de la mesure, l'adaptation de l'effort au but, etc. Nous avons perdu ces grâces simples par notre désir de relier plus de choses entre elles, et de manière plus rigoureuse. Je subis la nécessité moderne et n'en méconnais pas la valeur. Mais l'ancien tact reprend ses droits quand il s'agit de ne pas confondre les domaines : celui de la notion et celui de l'émotion, celui de l'intelligence et celui de l'intuition, celui de la science et celui de l'art. La fusion se prépare, dira-t-on ? Je ne le crois pas, et quand j'ai parlé d'un « nouveau rêve », je n'ai

pas pensé qu'il s'agit de celui-ci, vraiment trop facile et caressé tant de fois, — si vainement ! Si je l'avais cru, je l'aurais avoué, non sans quelque appréhension du ridicule... Je crois au contraire que la notion n'a jamais joué en art un rôle plus effacé qu'à présent :

La question me paraît plus délicate. Nulle esthétique ne s'établit sans un point de départ matériel, constitué par la civilisation où elle naît, par la vie concrète des hommes qui l'élaborent. L'esthétique gréco-latine est née, il y a bien des siècles, en des pays où la vie était simple, où le développement industriel n'existait pas, et elle a épousé, se transformant sans se dénaturer, les changements sociaux qui ont suivi. Elle n'en garde pas moins l'antique empreinte. — Ce que pourrait nous offrir le germanisme, c'est un nouvel et brutal commencement : une esthétique à créer depuis le balbutiement premier, — et à créer vite. Les simples images, les analogies d'objet à objet, les lois de proportion qu'enseigne la beauté du corps vivant, elle aboutirait sans doute à les remplacer par des rapports autres, directement tirés de la civilisation industrielle présente. Et ainsi devrait naître un art infiniment plus complexe et plus riche, où chaque voix deviendrait la rumeur d'une ville... Nous aussi, gréco-latins, nous pressentons que peut exister un tel avenir, — mais à coup sûr assez lointain pour que nous croyions devoir refréner l'élan quand *les autres* prétendent aller vite. Pour parler le langage de ces jours de guerre : il faut « assurer les communications ». En d'autres termes, l'art doit demeurer intelligible et sûr de soi. Pour que cette toute neuve esthétique arrivât à conquérir ces deux caractères, combien de temps faudrait-il ? Je suis tenté de citer Dehmel, *leur* poète : « Seulement une petite éternité. »

Cette « petite éternité » suffirait, sans doute, à faire jaillir des complications modernes un art qui, directement, ne dût rien au passé. Alors la *Kultur* deviendrait en vérité culture. Alors aussi la confusion qui règne à Montparnasse apparaîtrait toute simple ; alors unanimité, simultanisme et futurisme prendraient de réels visages. Et pourquoi, vers la même époque, n'arriverions-nous pas à percevoir une quatrième dimension de l'espace ? M. de Pawlowski peut y songer, — et s'en divertir, — mais, avec ou sans humour, qui aurait, pour

attendre jusque-là, patience et longue vie ? La première sagesse est de vivre selon son temps. Rêvons, désirons ou honnissons l'avenir, selon nos inclinations particulières, mais réalisons *le présent qui vient*, et réalisons-le le mieux possible.

§

« Montparnasse » avait fort bien compris que le germanisme ne lui offrait aucune ressource d'art. S'il advenait qu'un de ses fidèles, imbu de moins de goût que de génie (accordons toujours le génie), se vît qualifier de « munichois », il n'y fallait point prendre garde. La hideur de certaines expositions d'outre-Rhin, et l'« horrible mélange » de patauderie et de bonne volonté qui s'épanouissait en ces fêtes avaient fait éclore tout spontanément cet adjectif... Chacun en connaît le sens et le sait irremplaçable. Mais pas de méprise sur son emploi : je ne crois point qu'aucun peintre, sculpteur ou écrivain allât chercher ses inspirations en de tels lieux. Parfois y trouvait-il des courtiers ou des clients, et je n'ai pas à parler ici de commerce. Parfois aussi était-il séduit par un décor et le mystère qu'il cachait... Mais il sentait ce mystère puissamment étranger à lui-même et demeurait, de toute sa force, spectateur.

Au reste, la tradition française affirmait sa prépondérance. Citerai-je encore Paul Fort et les Fantaisistes, Muselli, Gojon et les néo-classiques ? Et je ne parle guère que des « jeunes ». J'oublie à dessein — devant me limiter — ceux que l'âge a éloignés de nous. De tels autres, l'initiative semblait plus désireuse de modifier sous son empreinte, même de rompre cette tradition. Mais qu'il est donc réconfortant de penser que la guerre a jeté là une lumière inattendue ! car ceux à qui je fais allusion combattent à présent, par l'épée, ou le Verbe, pour cette tradition et pour la terre dont elle est fille. C'est un des plus notoires cubistes qui espère « la gloire d'avoir écrasé la félonie allemande ». C'est un manifeste futuriste qui proclame l'Allemagne « plagiaire, balourde et privée du génie créateur ». C'est Marinetti qui, au prix d'ennuis judiciaires, brûle en Italie les drapeaux autrichiens... — Faudrait-il voir en tout cela des paroles ou des gestes de « conversion » et conclure que cubistes et futuristes deviennent traditionnalistes ? Je ne le pense aucunement ; mais je crois

qu'ils sentent chez nous seuls l'assise et les forces directrices nécessaires à une reconstruction.

§

J'ai tenu à n'envisager que les aspects les plus généraux, et j'ai de parti-pris négligé ce qui regardait les talents individuels, voire les écoles, pour m'éloigner le moins possible de la question si riche d'angoisse : la tradition française triomphera-t-elle en art ?

Ne voulant point manquer de courtoisie vis-à-vis d'un adversaire qui en est généralement dénué, je tiendrai compte d'un doute qui n'est ni dans mon esprit ni dans mon cœur, — mais qui garde une valeur logique : poussons le bon goût jusqu'à ne point prévoir à l'avantage de qui se terminera la guerre. Je ne pense point tant aux forces militaires, mais à celles qui les alimentent, aux deux fonds moraux : notre très vieille finesse latine et sa claire perception des bornes, — *leur* poids vers l'illimité et sa poussée confuse. J'ai voulu transcrire des signes. Le succès nous apprendra ce que signifiait leur dessin dans le ciel. Le succès jugera, et M. Maximilien Harden n'objecterait, je pense, rien à cette formule. Selon que l'énergie humaine en aura décidé, l'effort futur sera tendu vers un but mal déterminé et immense, — et peut-être aurons-nous à subir une longue période de confusion avant que les traditions antérieures aient, par un lent travail de reprise, ramené quelque clarté ; — ou bien l'inverse sera réalisé et l'harmonie latine s'augmentera, sans en être déformée, de la puissance de création des Germains. Elle n'interviendra pas du dehors pour donner une face au flot informe, mais en sera gonflée et nourrie sans que sa continuité soit interrompue, sans que son caractère soit modifié.

Nous avons d'ailleurs commencé cette dernière conquête, et le romantisme, le symbolisme, la période moderne, que je ne puis caractériser d'un mot, sont les témoins, les monuments et les fruits de cette collaboration et de cet antagonisme. Durant l'époque romantique, nous nous sommes en quelque mesure enrichis de leur âme, — le symbolisme nous a apporté des influences plus troubles, où leur part existait aussi ; — les temps actuels, enfin, décèlent surtout l'enveloppement de leurs forces par les nôtres, — à un point de vue plus général, du rayonnement par la limite, de l'intuition par la pensée. Et

cette pensée est (hors du domaine musical) si nécessaire à l'intuition pour réaliser la forme qui la rend communicable, cette pensée d'autre part peut, — bien pauvrement, je le reconnais, mais si facilement, — se mouvoir et déterminer de nouvelles apparences sans le secours de l'intuition, que je me demande si, vaincus, nous ne serions pas encore les vainqueurs. Pareille aventure est déjà survenue, aux siècles que l'invasion des Barbares disloquait l'empire romain. La civilisation romaine imposa ses normes à leur effort victorieux, et tout ce que les vainqueurs créèrent d'intelligible fut marqué du sceau latin. Auparavant la perfection grecque avait pareillement transformé la rudesse latine, malgré les lances triomphantes des soldats. La bataille est entre la matière et la forme. Comment la forme ne triompherait-elle pas de la matière, pour que celle-ci apparaisse, façonnée ? Selon qu'on le préfère, le mot triomphe est bien humble en ce sens, ou resplendit d'un double orgueil. Il faut savoir subir ce triomphe, et je garde le souvenir d'éminents talents qui, pour n'avoir point accepté ou créé leurs limites, se sont imparfaitement exprimés, sont, ou peu s'en faut, demeurés dans les limbes de l'art. Montparnasse ne les ignore point, et ils n'ignorent point Montparnasse.

Que M. Harden — je ne vois pas d'autre Allemand notoire qui en ces jours ait le mérite de quelque franchise, — que M. Harden veuille bien le dire : si les Allemands étaient victorieux, où iraient-ils ? Je ne parle point de leur domination matérielle, qui, en ce cas, viserait le monde, mais *comment orienteraient-ils l'esprit ?* les puissances que tiennent en réserve leurs cerveaux, où trouveraient-elles la loi qui devrait en donner, et le point d'application, et le sens, et l'économie ? Leur inaptitude à établir ces règles resplendit, si j'ose dire, du même éclat que leur supériorité touchant ces domaines : la monographie, qui vise le détail immédiat, — la musique et la métaphysique, qui évoluent dans l'illimité. Il faudra que, vaincus ou vainqueurs, ils aient recours à nous, à notre *culture*. Est-il besoin de dire que dans le premier cas notre rôle sera fatal, tout simple et singulièrement prédominant ; que dans le second, ils ne pourraient se dispenser de recevoir de nous les leçons que donnèrent nos ancêtres à ces Barbares, dont il sont les héritiers si directs ?

CLAUDIEN.